

La Clinique de la Borde : 1953/2007

« Quand je parle psychiatrie, mon frère prend un prétexte et va à la cave » disait Michel, pensionnaire à la clinique psychiatrique de la Borde dans *la Moindre des choses* de Nicolas Philibert. Qui ne va pas à la cave ou n'arbore une mine inquiète quand on évoque la psychiatrie ? A la Borde c'est différent, c'est un lieu où être fou c'est d'abord être quelqu'un, avoir un prénom, une place dans le collectif. Certains sont là pour se soigner, avec l'aide d'autres, qui sont soignants.

La Borde c'est une clinique privée conventionnée par la Sécurité sociale qui poursuit le mouvement de la psychothérapie institutionnelle inauguré à Saint Alban (cf. historique). Elle a été ouverte par le psychiatre Jean Oury et quelques proches en avril 1953. La clinique où il exerçait ne lui permettant pas de pratiquer comme il l'entendait, avec une trentaine de malades, il part sur les routes, se réfugiant dans des hôtels, une maternité avant de trouver un lieu pour ouvrir une clinique différente. Un projet collectif s'élabore avec Félix Guattari qui y travaillera jusqu'en 1992. Se mêlent alors l'héritage de Freud, Lacan et Marx. Psychanalyse et sociothérapie sont combinés de manière inédite par Oury et Guattari. De quoi s'agit-il ? De « mettre en œuvre tous les moyens qui peuvent permettre l'accès à la singularité de chacun des patients. Car l'établissement psychiatrique est malade. Malade de sa dépendance financière vis-à-vis des structures étatiques ; malade du fait des nécessités inhérentes à sa gestion même, malade du fait de la fonction qu'il assure pour la société ». Soigner l'hôpital pour permettre aux plus fragiles de reconstruire quelque chose d'eux-mêmes. Il y a des médicaments, des injections, des soins corporels, des infirmeries. Leur usage se discute, on ne force personne, de même qu'on ne pratique pas l'internement sous placement d'office ou par un tiers. C'est toujours le patient qui décide de venir, adressé par son médecin.

S'il n'existe pas de recette toute prête à la Borde pour traiter la psychose, quelques invariants sont bien ancrés : la liberté de circulation, l'importance des clubs thérapeutiques qui gèrent de manière collective les activités de la vie quotidienne et mutualisent leur financement sans dépendance administrative ou médicale, la nécessité de lutter contre le cloisonnement, la hiérarchie massive, la ségrégation et l'uniformisation en cours ailleurs. La fonction thérapeutique se partage : un diplôme ne fait pas de vous un soignant. Seule compte votre présence auprès des pensionnaires. Aujourd'hui, en 2007, une centaine de soignants et autant de pensionnaires continuent avec Jean Oury à faire vivre le collectif labordien, qui résiste aux tentatives ministérielles de rendre rentable « le moindre geste ».

La moindre des choses c'est de ne pas emmerder celui qui arrive pour se soigner, de lui foutre la paix, d'abord, et puis de l'accueillir, de lui parler, de l'accompagner dans un parcours singulier. Il fera peut-être du cheval, passera des coups de balais, comme tout le monde le matin, servira les autres à table, restera se reposer, ira voir son médecin, prendra part aux réunions du Club, tiendra le standard, écrira pour le journal *Les Nouvelles labordiennes*, qui sait ? C'est quasi impossible de résumer la Borde. Il faudrait s'y rendre, croiser un « poisson-pilote » qui se fera une joie de vous faire la visite, de vous trouver une place à table, de vous présenter, de vous conduire enfin au bar où il se peut que vous vous retrouviez à vendre des sodas si ce jour-là on a besoin de monde. Un ami disait à son chien qui faisait des conneries : « tu vois quand on est irresponsable, on est enfermé ». A la Borde, on lui dirait, « bon, tu viens à la réunion du Club avec moi ? ».